

CHRONIQUE DU CHAOS NUMÉRIQUE ORDINAIRE

The Last of Us

PAR FRANCE CHARRUYER



Illustration de la chronique originale, france-charruyer.fr.

Cet été, « *The Last of Us* » est sortie de l'écran : la Gironde, Madrid et l'Ontario brûlent pour de vrai, et nous regardons notre part d'humanité partir en fumée. Cette chronique ne cherche pas de coupable, nous sommes tous, un peu, le confort que nous dénonçons. Elle cherche ce que Gary appelait la dignité : celle d'un pays qui peut encore décider de ne pas être le dernier. On la mesure en « mode dégradé », à ce qui tient quand tout le reste lâche.

Cette photo fait en ce moment le tour des rédactions : un couple assis dans l'océan, sous un parasol, face à la fumée. On a beaucoup ri d'eux. Je les regarde autrement. Le feu mange l'horizon, et eux tiennent leur parasol comme un drapeau qui ne se rend pas. L'eau aux chevilles, ils regardent partir un monde sans lui faire l'honneur de paniquer. C'est peut-être cela, la marge humaine chère à Gary : un peu ridicules, un peu magnifiques, vivants.

Des milliers d'hectares partis en fumée en Gironde, près de 200 000 personnes évacuées par la route et par la mer, de sapeurs-pompiers morts ou blessés. Le ministre de l'Intérieur parle d'un record : près de 98 000 hectares brûlés dans le pays depuis janvier, presque le triple de l'an dernier. Nous ne sommes pas les seuls, l'Espagne a décrété l'état d'urgence, le Canada compte déjà plus de 1,8 million d'hectares perdus, et l'OMS Europe résume la décennie d'un chiffre, la surface brûlée a bondi de 57 % en quatre ans.

Mais une forêt n'est pas une statistique. C'est un endroit où des enfants ont appris le silence, où des vieux ont marché plus lentement que le monde, où quelque chose de nous d'inutile et de magnifique tenait encore debout. On ne pleure pas un pourcentage : on pleure une cathédrale de résine et d'oiseaux.

Le feu, lui, ne lit pas les sondages. Il dit la sécheresse, le vent, et l'état réel des secours.

8 avions, et des hommes qui montent quand même

Voici l'arithmétique que la fumée met à nu. Douze Canadair sur le papier, mais combien volent vraiment ? onze depuis l'avarie du « Pélican 35 » en 2025 ; deux à trois cloués au sol par la maintenance. Les bons jours, huit ou neuf volent vraiment. Au plus fort de l'été 2024, trois sur douze. En juillet 2025, il a fallu choisir entre deux départements qui brûlaient, l'Aude et les Bouches-du-Rhône.

Et l'on ne peut pas en racheter : la chaîne est arrêtée depuis 2015, le successeur croule déjà sous les commandes, deux appareils livrables en cinq ans quand il en faudrait seize. Un pays qui ne peut plus fabriquer l'outil pour sauver ses forêts n'a pas un problème de budget : il a un déficit de sécurité et de souveraineté, le même que pour ses données, serveurs, et son cloud.

Gary, qui fut pilote de la France Libre avant d'être écrivain, savait ce que vaut un homme qui grimpe dans un avion fatigué parce que la mission l'exige. Nos pilotes de la Sécurité civile montent quand même. Nos pompiers aussi, au péril de leur vie.

Répondre d'abord de ce qui brûle chez soi.

La France a consacré à l'Ukraine, selon le périmètre, des milliards d'euros. Et une part de l'aide européenne, on l'oublie, ne va pas à Kiev mais à l'industrie de défense américaine, dont elle achète les munitions via l'OTAN.

Je ne tranche pas ce débat ; d'autres le portent avec des arguments graves, à commencer par le coût qu'aurait une victoire russe. Je demande seulement qu'on nous regarde dans les yeux et qu'on nous dise l'arbitrage parce que le vrai adversaire n'est pas en face, il est en nous : cette aisance à trouver des milliards pour ce qui est loin, et la disette pour ce qui brûle chez nous. Nous sommes tous, un peu, dans ce confort. Le dénoncer sans s'y reconnaître, ce serait déjà mentir.

Le droit dit l'essentiel, Le citoyen mandate, l' élu exécute. Mais un mandat n'existe que si le mandataire répond. Quand la trace se perd technocratie, lobbies, machines que nul ne maîtrise, le mandat devient impossible ; il reste sur le papier comme la responsabilité.

Mais un mandat n'est pas qu'un contrat : c'est une promesse. Celle qu'on fait, comme dans La Promesse de l'aube, à ceux qui ont cru en nous et à ceux qui viendront après, et qui marcheront, ou non, sous des arbres.

Un pouvoir dont on ne peut plus suivre la trace n'est plus mandaté : il est capté.

Dans Les Racines du ciel, Gary faisait se battre un homme pour sauver les éléphants, non parce qu'ils servent à quelque chose, mais parce qu'ils sont ce qu'il reste de trop grand, de trop libre, de trop magnifique pour tenir dans les calculs des comptables et des tyrans. Nos forêts sont nos racines du ciel. On ne les replante pas pour équilibrer un budget ; on les replante parce qu'un pays qui les perd a déjà commencé de mourir.

Trois propositions, à prendre par la gauche comme par la droite, parce qu'elles rétablissent la trace, donc la responsabilité.

1. La sobriété de l'État finance ce qui protège. Réduire enfin le nombre de députés, supprimer les avantages à vie des anciens ministres et présidents, et flécher ce produit à l'euro près, sur registre public vers ce qui manque : bombardiers d'eau, effectifs et statut des pompiers, points d'eau, replantation et sanctuarisation. Un privilège supprimé devient un avion qui vole ou un hectare sauvé.

2. Le renforcement des moyens de secours. Sortir du fournisseur étranger unique, soutenir les bombardiers d'eau européens en développement, refaire du volontariat une cause nationale plutôt qu'une variable d'ajustement à base d'économie de bout de chandelle.

3. Sécuriser, former, enraciner. Se souvenir des fondamentaux pour garder « l'humain dans la boucle » ; la connaissance du vivant pour être ce peuple qui tient encore quand les écrans s'éteignent.

Aristote appelait Telos, la finalité profonde d'une chose ; celle de l'État est de protéger la cité, non de se protéger lui-même. Le feu, la machine et le mandat posent une seule question : qui répond ?

Y répondre, c'est renouer la promesse celle qu'on doit à la forêt qu'on nous confie, aux pilotes qui montent, aux enfants qui voudraient, un jour, marcher sous des arbres.

« The Last of Us » finit dans la cendre. Gary, lui, refusait la dernière ligne : il fallait, disait-il, connaître les limites du possible pour tenter l'impossible. Nous ne sommes pas condamnés à être les derniers.

France Charruyer

Avocat associé fondateur, Altij Avocats Présidente de l'association Data Ring

SOURCE ORIGINALE

france-charruyer.fr · Lire la chronique en ligne